CORRIGÉ NON OFFICIEL

Bac Sciences et Technologies du Design et des Arts Appliqués

Français

Session 2026

Proposition de corrigé rédigée par FormaV pour s'entraîner. Ce n'est pas le corrigé officiel de l'examen et elle ne remplace pas les éléments de correction officiels.

Ce document a été mis en ligne par l'organisme FormaV®.

Toute reproduction, représentation ou diffusion, même partielle, sans autorisation préalable, est strictement interdite.

Pour consulter tous nos sujets d'annales et corrigés du Bac STD2A, veuillez visiter :
bac-std2a.fr/annales-sujets-et-corriges

BACCALAURÉAT TECHNOLOGIQUE
SESSION 2026
FRANÇAIS – ÉPREUVE ANTICIPÉE

PROPOSITION DE CORRIGÉ

Proposition de corrigé établie par FormaV à partir du sujet, non officielle. Elle ne préjuge pas des consignes nationales de correction données aux jurys.

Le candidat traite au choix le sujet 1 (commentaire de texte, 20 points) ou le sujet 2 (contraction de texte, 10 points, et essai, 10 points, sur l'un des sujets A, B ou C) : la note totale est sur 20.

1- COMMENTAIRE DE TEXTE — 20 points

Vous ferez le commentaire littéraire de ce texte de Marcel Proust. Vous pourrez prêter plus particulièrement attention aux pistes suivantes : les souffrances d'une rupture amoureuse ; un narrateur qui analyse la complexité des sentiments.

Problématique : Comment le narrateur, qui se croit lucide sur ses sentiments, découvre-t-il avec la rupture la violence de sa souffrance et les limites de sa connaissance de soi ?

Introduction : L'extrait, qui correspond au début du roman *Albertine disparue* (1925) de Marcel Proust, relate l'annonce du départ d'Albertine faite au narrateur par Françoise, la domestique qui le connaît depuis son enfance. Quelques instants plus tôt, le narrateur, analysant ses sentiments, avait conclu qu'il n'aimait plus la jeune femme ; les mots de Françoise font surgir une souffrance qui dément ce raisonnement. Comment le narrateur, qui se croit lucide sur ses sentiments, découvre-t-il avec la rupture la violence de sa souffrance et les limites de sa connaissance de soi ? Nous verrons d'abord que l'analyse de soi est démentie par la souffrance (l. 1-9), puis que le moi blessé cherche à se soigner et à se dissimuler (l. 9-22), enfin que la connaissance de soi se révèle illusoire (l. 22-25).

Éléments de corrigé : plan détaillé

I. Une analyse de soi démentie par la souffrance (l. 1-9)

- **a) Un narrateur qui se croit lucide.** Le narrateur est « en train de m'analyser » ; il s'est « trouvé subtil » et a conclu « que je ne voulais plus la voir, que je ne l'aimais plus ». Le raisonnement procède par comparaison, dans une construction parallèle : « la médiocrité des plaisirs que me donnait Albertine » s'oppose à « la richesse des désirs qu'elle me privait de réaliser ». Le plus-que-parfait (« j'avais cru », « j'avais conclu ») rejette cette analyse dans un passé déjà révolu : elle est condamnée avant même d'être exposée.
- **b) Le choc d'une parole rapportée.** Le texte s'ouvre sur les mots de Françoise au discours direct, « Mademoiselle Albertine est partie », repris l. 6 : la phrase brève et factuelle agit comme un coup. L'exclamation « Comme la souffrance va plus loin en psychologie que la psychologie ! » oppose, par la reprise du mot « psychologie », la connaissance vécue de la douleur au savoir abstrait. Le connecteur « Mais » (l. 6) et la consécutive « une souffrance telle que je sentais que je ne pourrais pas y résister plus longtemps » marquent le renversement et l'intensité de la douleur.
- **c) Une révélation généralisée.** L'antithèse « ce que j'avais cru n'être rien pour moi, c'était tout simplement toute ma vie » (l. 8-9), introduite par le connecteur conclusif « Ainsi », mesure l'ampleur de l'erreur. La maxime « Comme on s'ignore » (l. 9), phrase brève au présent de vérité

générale, passe du « je » au « on » : l'expérience singulière du narrateur devient une loi de la nature humaine.

Transition : La lucidité du narrateur a été mise en défaut ; il lui faut désormais lutter contre la douleur qu'il vient de découvrir.

II. Un moi qui se soigne et se dissimule (l. 9-22)

- **a) Un moi dédoublé.** La comparaison « tendre pour moi-même comme ma mère pour ma grand-mère mourante » fait du narrateur à la fois le malade et son soignant. Le discours intérieur, rapporté au discours direct avec l'impératif et le tutoiement (« Aie une seconde de patience, on va te trouver un remède, sois tranquille »), rend sensible ce dédoublement et la tendresse inquiète qu'il se porte.
- **b) Des remèdes qui sont des illusions.** Le lexique médical (« remède », « ma blessure ouverte », « les premiers calmants ») assimile la rupture à une blessure physique. La personnification de « mon instinct de conservation », sujet du verbe « chercha », montre que ces consolations ne relèvent plus de la raison. Les « calmants » prennent pourtant l'apparence d'un raisonnement (« parce que », « Par conséquent ») : le narrateur se promet de « la faire revenir tout de suite » et affirme « elle sera ici ce soir ». La répétition de « Tout cela n'a aucune importance » sonne comme une dénégation : le narrateur se rassure par une nouvelle illusion.
- **c) Le masque devant autrui.** Le narrateur a « tâché d'en donner l'impression à Françoise en ne laissant pas paraître devant elle [sa] souffrance ». L'amour personnifié tient à « sembler un amour heureux, un amour partagé » : le verbe « sembler » et le rythme binaire soulignent le souci des apparences, « même au moment où je l'éprouvais avec une telle violence ». L'amour-propre l'emporte devant Françoise, « qui n'aimait pas Albertine et avait toujours douté de sa sincérité ».

Transition : Consolations et dissimulation prolongent l'aveuglement du narrateur ; la fin du texte revient alors sur l'erreur initiale pour en tirer la leçon.

III. Une connaissance de soi illusoire (l. 22-25)

- **a) Un retour au point de départ.** « Oui, tout à l'heure, avant l'arrivée de Françoise » ramène le lecteur au moment initial : la structure circulaire du passage enferme le narrateur dans son erreur. L'anaphore « j'avais cru », trois fois répétée en deux lignes (et déjà présente l. 2 et l. 8), disqualifie chacune de ses certitudes : croire n'est pas savoir.
- **b) L'ironie du narrateur sur lui-même.** Les expressions « ne rien laisser de côté », « en exact analyste », « bien connaître le fond de mon cœur » empruntent au vocabulaire de la science et de l'exhaustivité ; elles font écho à « subtil » (l. 5) et sont désormais ironiques. La dernière phrase, « j'avais cru bien connaître le fond de mon cœur », fait écho à la maxime « Comme on s'ignore » (l. 9), qui généralisait déjà l'expérience du narrateur.
- **c) La souffrance comme instrument de connaissance.** Le récit rétrospectif distingue le narrateur qui raconte, capable de juger ses erreurs, du personnage qui les vit. Paradoxalement, c'est la souffrance, et non l'analyse, qui révèle la vérité du cœur, comme l'annonçait l'exclamation initiale. Le lecteur, averti par le titre *Albertine disparue*, mesure aussi la fragilité de la promesse « elle sera ici ce soir ».

Conclusion : Dans cet extrait, Proust montre qu'une rupture amoureuse peut l'emporter sur les raisonnements qui prétendaient la prévoir. Le narrateur, qui se croyait en « exact analyste », est saisi par une souffrance qui lui révèle que « ce que j'avais cru n'être rien pour moi, c'était tout simplement toute ma vie ». Pour y résister, il recourt à l'autoconsolation et au masque social, nouvelles illusions qui prolongent l'aveuglement qu'il vient de découvrir. La maxime « Comme on s'ignore » (l. 9), que reprend en écho la dernière phrase, donne à cette expérience singulière une portée générale : la

connaissance de soi reste fragile face aux passions. Proust rejoint ici les moralistes du XVIIe siècle, comme La Rochefoucauld, qui traquaient les illusions de l'amour-propre.

2- CONTRACTION DE TEXTE ET ESSAI — 20 points

Sujet A

Contraction — 10 points

Contraction du texte de Tahar Ben Jelloun en 181 mots (tolérance de plus ou moins 10 %, soit entre 163 et 199 mots). Repères tous les 50 mots.

Certains États rejettent l'universalité de la liberté au nom de leurs traditions et de leur différence. Or la liberté est une valeur qui ignore les frontières : elle implique des devoirs, libère la créativité de chacun et accorde l'épanouissement individuel avec les droits d'autrui. Elle n'est ni anarchie ni ordre figé [50] : elle est la vie même, avec ses contradictions. Selon Sartre, même le prisonnier reste libre, fidèle à ses valeurs. Pourtant, la liberté est menacée par la force injuste, le pouvoir incontrôlé et la barbarie, qui peut l'emporter à tout moment. Elle n'est jamais définitivement acquise.

Héritée de 1789, la modernité [100] a imposé l'individu, dont la voix vaut celle des autres : c'est le fondement de la démocratie, qui fait de chaque citoyen un acteur responsable. L'abolition de l'esclavage, obtenue au prix de longues luttes, fut un grand progrès. Pourtant, l'esclavage survit sous d'autres formes : travail des enfants, prostitution, racisme ordinaire. Chacun [150] doit donc rester vigilant. En 1842, Schoelcher l'affirmait : la violence faite au plus faible atteint l'humanité entière, car la liberté de chacun est une part de la liberté universelle.

(Nombre de mots : 179)

Essai — 10 points

Suffit-il d'être né libre pour le rester ?

Problématique : La liberté de naissance suffit-elle à la préserver, ou exige-t-elle une vigilance et un engagement constants ?

Introduction : « L'homme est né libre, et partout il est dans les fers », écrit Rousseau au début du *Contrat social* (1762). La naissance fonde-t-elle durablement la liberté ? Dans le *Discours de la servitude volontaire*, La Boétie montre que les hommes naissent libres, mais qu'ils peuvent renoncer à l'être et servir un tyran de leur plein gré. Tahar Ben Jelloun rappelle à son tour que la liberté « n'est pas un acquis définitif ». La liberté de naissance suffit-elle à la préserver, ou exige-t-elle une vigilance et un engagement constants ? Nous verrons que la liberté est bien un don de la nature, qu'elle peut pourtant se perdre, et qu'elle ne se conserve que par un combat permanent.

Éléments de corrigé : plan détaillé

I. Naître libre : un fondement réel

- **a) La liberté est naturelle.** Pour La Boétie, la nature a fait tous les hommes libres et égaux ; même les animaux résistent à la captivité. La servitude n'est donc pas un état naturel mais une anomalie qu'il faut expliquer.
- **b) La liberté comme droit universel.** Ben Jelloun fait de la liberté « une valeur universelle », qu'aucune tradition ne peut relativiser. La Déclaration des droits de l'homme et du citoyen (1789) affirme que « les hommes naissent et demeurent libres et égaux en droits » : la naissance fonde un droit.

- **c) Une liberté intérieure inaliénable.** Selon Ben Jelloun, Sartre montre que le prisonnier reste « condamné à être libre » : sa volonté d'exister et ses valeurs résistent à l'enfermement.

Transition : Pourtant, Rousseau constate que l'homme né libre est « partout » dans les fers : ce droit de naissance ne garantit pas son exercice.

II. Une liberté qui se perd

- **a) La coutume et l'habitude.** La Boétie voit dans la coutume la première cause de la servitude volontaire : ceux qui naissent sous le joug ne regrettent pas une liberté qu'ils n'ont pas connue. L'exemple des deux chiens de Lycurgue, élevés différemment, montre que l'éducation l'emporte sur la nature.
- **b) La complicité des sujets.** Le tyran ne tient sa force que de ceux qui le servent : quelques proches en entraînent des centaines, puis des milliers, chacun espérant profiter du pouvoir. Les divertissements du peuple, jeux et spectacles, achèvent de l'endormir.
- **c) Des menaces toujours actuelles.** Ben Jelloun dénonce « la force sans justice, le pouvoir sans contrôle » et rappelle que « la barbarie peut triompher et balayer cet acquis ». L'esclavage, aboli en 1848, survit sous d'autres formes : travail des enfants, prostitution, racisme.

Transition : Si la liberté peut se perdre, il revient à chacun de la défendre et de l'entretenir.

III. Rester libre : un combat permanent

- **a) Refuser de servir.** La Boétie affirme qu'il suffit de cesser d'obéir pour que le tyran s'effondre : « Soyez résolus de ne servir plus, et vous voilà libres. » La liberté se conserve par la volonté de chacun.
- **b) Construire des institutions qui la protègent.** Montesquieu, dans *De l'esprit des lois* (1748), veut que « le pouvoir arrête le pouvoir » ; Ben Jelloun voit dans la démocratie la condition d'un individu « responsable, acteur et créateur ». La séparation des pouvoirs et le droit de vote sont des garanties concrètes.
- **c) La vigilance et la solidarité.** Ben Jelloun rappelle que « le combat pour la liberté nous concerne tous » ; Schoelcher montre que « la liberté d'un homme est une parcelle de la liberté universelle ». Nelson Mandela, détenu vingt-sept ans, incarne cette résistance qui finit par libérer tout un peuple.

Conclusion : Être né libre donne un droit, non une garantie : l'habitude, la peur ou l'intérêt peuvent conduire les hommes à la servitude. La liberté doit donc être défendue par la pensée, le refus de la servitude, les institutions et la vigilance collective. Comme le rappelle Schoelcher, la liberté d'un homme est une parcelle de la liberté universelle : la préserver engage chacun.

Sujet B

Contraction — 10 points

Contraction du texte de Pierre Léna et Huanming Yang en 193 mots (tolérance de plus ou moins 10 %, soit entre 173 et 213 mots). Repères tous les 50 mots.

La science naît du spectacle que le monde offre à nos sens et à notre intelligence, qu'il soit proche ou lointain. Je ne connais personne que le ciel étoilé n'émeuve et n'interroge. Le monde présente deux caractères surprenants.

Sa diversité d'abord : les formes d'un cristal, les vagues ou les nuages, [50] le délai entre l'éclair et le tonnerre, l'harmonie des notes sont autant d'énigmes. Partout, je m'étonne. Le monde allie aussi changement et permanence : les arbres et les insectes grandissent et meurent, le fer rouille, l'uranium se désintègre, mais la pierre tombe toujours selon des régularités inflexibles.

Le hasard lui-même a [100] ses régularités : lancée de nombreuses fois, une pièce donne des nombres de piles et de faces approximativement identiques, observation qui, fécondée par Pascal, donnera naissance au calcul des probabilités. Poursuivant ma promenade, je discerne aussi un jeu de causes et d'effets, parfois limpide, parfois obscur, comme le gel nocturne des [150] plantes. La science naît de l'effort pour démêler ces causes, en reproduisant les phénomènes. Elle permet alors de prédire l'avenir, non par magie, mais par une adéquation entre la pensée et le réel. Ce pouvoir double, d'agir sur le monde et de prédire, séduit et effraie.

(Nombre de mots : 196)

Essai — 10 points

L'émerveillement face au monde suffit-il à développer le goût de la science ?

Problématique : L'émerveillement suffit-il à faire naître le goût de la science, ou doit-il être prolongé par la raison et la méthode ?

Introduction : En 1686, Fontenelle publie ses *Entretiens sur la pluralité des mondes* : il y fait découvrir l'astronomie nouvelle à une marquise, au fil de conversations nocturnes dans un parc. Dans « Une promenade de science » (2003), Pierre Léna et Huanming Yang décrivent un monde qui émerveille par sa diversité et ses régularités. L'émerveillement suffit-il à faire naître le goût de la science, ou doit-il être prolongé par la raison et la méthode ? Nous verrons que l'émerveillement est le point de départ du goût de la science, mais qu'il doit devenir interrogation méthodique, et que ce goût se cultive et engage une responsabilité.

Éléments de corrigé : plan détaillé

I. L'émerveillement, point de départ du goût de la science

- **a) Le spectacle du monde suscite l'émotion.** Léna et Yang décrivent le ciel nocturne « piqueté d'étoiles » et affirment : « Nul n'échappe à la profondeur des interrogations que suscite ce mélange de beauté et d'étrangeté. » L'émotion esthétique ouvre la voie au questionnement.
- **b) L'étonnement devant la diversité et les régularités.** « Où que je me tourne ou me promène, je m'étonne » : la surprise devant l'éclair et le tonnerre ou devant la pierre qui tombe toujours pousse à chercher des lois.
- **c) Un cadre propice au plaisir de savoir.** Fontenelle fait découvrir l'astronomie à une marquise au fil de soirées de conversation : la beauté de la nuit étoilée et l'agrément du dialogue rendent la science désirable à une lectrice non savante.

Transition : Mais s'émerveiller n'est pas encore comprendre : le goût de la science suppose de dépasser la contemplation.

II. L'émerveillement doit devenir interrogation rationnelle

- **a) Douter des apparences.** Fontenelle affirme que « toute la philosophie […] n'est fondée que sur deux choses, sur ce qu'on a l'esprit curieux et les yeux mauvais ». La curiosité veut savoir plus que ce que les yeux montrent : la marquise apprend que la Terre tourne, contrairement à ce que suggèrent les sens.
- **b) Chercher les causes.** Léna et Yang invitent à « démêler l'intrication des causes » : l'exemple de la « Lune rousse » oppose la croyance à l'explication par le refroidissement du sol. Le savant cherche à reproduire le phénomène pour en contrôler le déroulement.
- **c) Se donner une méthode.** Descartes, dans le *Discours de la méthode* (1637), fonde la recherche sur le doute et l'ordre des raisons ; Galilée affirme que le livre de la nature est écrit en langage mathématique. La connaissance suppose des outils, non seulement de la surprise.

Transition : Ce passage de l'émerveillement à la méthode ne se fait pas seul : le goût de la science doit être transmis et cultivé.

III. Un goût qui se cultive et engage une responsabilité

- **a) Transmettre par le plaisir.** Fontenelle choisit le dialogue, la galanterie et les comparaisons familières pour rendre accessibles des idées difficiles : la pédagogie entretient l'émerveillement tout en l'éclairant par la raison.
- **b) Découvrir le pouvoir de la science.** Le savoir permet d'agir sur le monde et de prédire l'avenir, « non pas sur la base d'un don magique […] ni par la possession d'une boule de cristal », mais par « une adéquation justement établie entre la pensée et le réel ». Pascal tire le calcul des probabilités d'une simple observation.
- **c) Un pouvoir qui « séduit et effraie ».** Ce pouvoir double appelle la conscience de ses limites : Rabelais, dans *Pantagruel*, rappelait déjà que « science sans conscience n'est que ruine de l'âme ».

Conclusion : L'émerveillement est le point de départ du goût de la science : il éveille la curiosité. Il ne suffit cependant pas. Pour passer de la surprise à la connaissance, il faut chercher les causes, reproduire les phénomènes et soumettre les hypothèses à la preuve. La science naît ainsi de l'alliance entre le sentiment et la raison, et le pouvoir qu'elle procure à la fois séduit et effraie.

Sujet C

Contraction — 10 points

Contraction du texte d'Antoine Lilti en 186 mots (tolérance de plus ou moins 10 %, soit entre 167 et 205 mots). Repères tous les 50 mots.

On associe spontanément les Lumières aux voyages, mais seulement à ceux des Européens. Leurs expéditions, à la fois savantes et conquérantes, leur réservent l'initiative de la rencontre et imposent leur point de vue. On peine donc à concevoir les déplacements des autres peuples autrement que comme subis.

La traite atlantique, [50] avec ses 12 millions de victimes, en est l'exemple le plus tragique. Ahutoru, Tahitien arrivé en France, serait un otage, au mieux la victime de l'inconséquence des marins et de sa naïveté, comme chez Diderot. Certains historiens voient même dans les séjours d'Ahutoru et de Mai des épisodes annonçant les [100] exhibitions coloniales. Ce point de vue efface ce qu'ont vécu les Tahitiens et les raisons de leur départ.

Certes, les navigateurs embarquaient depuis longtemps des autochtones, comme guides ou comme captifs. Mais au XVIIIe siècle, gouvernements et marins voulaient assumer leurs devoirs envers les peuples rencontrés : ils recherchaient des relations [150] « amicales » et souhaitaient éviter la contrainte, sans toujours empêcher conflits et violences. Bougainville assura qu'Ahutoru était parti de son plein gré, ce que confirment les journaux de bord. Nullement intimidé, le Tahitien grimpa sur l'Étoile, goûta à tout et imita ses hôtes.

(Nombre de mots : 192)

Essai — 10 points

Comment les voyageurs renouvellent-ils notre regard sur le monde ?

Problématique : Comment les voyageurs, européens ou non, renouvellent-ils notre regard sur le monde et sur nous-mêmes ?

Introduction : En 1747, Françoise de Graffigny publie les *Lettres d'une Péruvienne* : Zilia, princesse inca enlevée par les Espagnols puis recueillie par des Français, écrit à son fiancé Aza et découvre la France. Antoine Lilti constate que, dans l'imaginaire collectif, les voyageurs des Lumières sont européens et que la mobilité des autres peuples n'est pensée que comme une contrainte ; il conteste cette vision à partir du cas du Tahitien Ahutoru. Nous verrons que le regard de l'étranger rend étrange notre propre monde, que le voyage décentre aussi le voyageur, mais que ce renouvellement suppose la liberté et la réciprocité de la rencontre.

Éléments de corrigé : plan détaillé

I. Le regard de l'étranger rend étrange notre monde

- **a) Un « nouvel univers ».** Zilia découvre la France comme « un nouvel univers » : ce qu'elle décrit avec naïveté (la politesse, le luxe, la frivolité des conversations) apparaît au lecteur français sous un jour inattendu.
- **b) Une critique des mœurs.** Le regard extérieur dénonce l'écart entre les principes et les usages : Zilia s'étonne de l'éducation négligée des femmes et de l'importance donnée aux apparences. De même, dans les *Lettres persanes* (1721) de Montesquieu, Usbek et Rica jugent Paris, et la question « Comment peut-on être Persan ? » retourne l'étonnement contre les Parisiens.
- **c) La fiction du voyageur étranger.** Ce procédé du XVIIIe siècle déjoue la censure et fait réfléchir le lecteur sur sa société.

Transition : Le voyage change aussi le regard du voyageur sur l'autre.

II. Le voyage décentre le regard du voyageur

- **a) Relativiser ses propres usages.** Montaigne, qui a rencontré des Tupinambas à Rouen en 1562, conclut dans « Des cannibales » que « chacun appelle barbarie ce qui n'est pas de son usage ».
- **b) Rendre aux non-Européens leur statut de voyageurs.** Lilti refuse de voir en Ahutoru un simple captif : le Tahitien monte sur l'Étoile de lui-même, goûte tous les plats et imite ses hôtes. Il devient un observateur, et non un simple objet de curiosité.
- **c) Remettre en cause l'Europe.** Dans le *Supplément au voyage de Bougainville*, Diderot donne la parole à un vieillard tahitien qui dénonce les méfaits des Européens : le voyage nourrit la critique de la civilisation.

Transition : Pourtant, la rencontre n'est pas toujours un échange : elle peut aussi figer le regard.

III. Un renouvellement qui suppose liberté et réciprocité

- **a) Des voyages imposés.** La traite atlantique, avec ses 12 millions de victimes, est selon Lilti « le paradigme tragique » des transferts forcés : le voyageur devient captif et son regard est effacé. Zilia est d'abord une captive.
- **b) Le risque du préjugé.** Certains historiens comparent les séjours d'Ahutoru et de Mai aux « zoos humains » : la curiosité peut réduire l'autre à un « sauvage ».
- **c) Un regard réciproque.** Le voyage n'éclaire vraiment le monde que si chacun peut regarder l'autre : Zilia finit par affirmer son indépendance, et les Européens du XVIIIe siècle cherchent, selon Lilti, des relations « amicales », sans toujours empêcher conflits et violence.

Conclusion : Le voyageur renouvelle notre regard en rendant étranges nos coutumes et en nous ouvrant à d'autres points de vue, comme ceux de Zilia ou d'Ahutoru. Encore faut-il un voyage librement choisi et un regard réciproque : imposée par la traite ou la domination, la rencontre efface le regard de l'autre.

Continue à t'entraîner

Retrouve tous les sujets et corrigés du Bac STD2A, classés par épreuve et par année :
bac-std2a.fr/annales-sujets-et-corriges

Pour réviser tout le programme avant l'examen, les Fiches de Révision du Bac STD2A reprennent l'essentiel de chaque épreuve :
bac-std2a.fr/fiches-de-revision

Copyright © 2027 FormaV®. Tous droits réservés.

FormaV® est une marque déposée auprès de l'INPI sous le numéro 5227897.

Ce document a été élaboré par FormaV® avec le plus grand soin afin d'accompagner chaque apprenant vers la réussite de ses examens. Son contenu (textes, graphiques, méthodologies, tableaux, exercices, concepts, mises en forme) constitue une œuvre protégée par le droit d'auteur.

Toute copie, partage, reproduction, diffusion ou mise à disposition, même partielle, gratuite ou payante, est strictement interdite sans accord préalable et écrit de FormaV®, conformément aux articles L.111-1 et suivants du Code de la propriété intellectuelle. Dans une logique anti-plagiat, FormaV® se réserve le droit de vérifier toute utilisation illicite, y compris sur les plateformes en ligne ou sites tiers.

En utilisant ce document, vous vous engagez à respecter ces règles et à préserver l'intégrité du travail fourni. La consultation de ce document est strictement personnelle.

Merci de respecter le travail accompli afin de permettre la création continue de ressources pédagogiques fiables et accessibles.